Document généré le 15 juil. 2025 02:53

Études françaises

Présentation
Jacques Derrida : la lecture, une responsabilité accrue

Ginette Michaud et Georges Leroux

Volume 38, numéro 1-2, 2002

Derrida lecteur

URI : https://id.erudit.org/iderudit/008388ar
DOI : https://doi.org/10.7202/008388ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)
1492-1405 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Michaud, G. & Leroux, G. (2002). Présentation : Jacques Derrida : la lecture, une responsabilité accrue. *Études françaises*, *38*(1-2), 5–12. https://doi.org/10.7202/008388ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

PRÉSENTATION

Jacques Derrida : la lecture, une responsabilité accrue

GINETTE MICHAUD
GEORGES LEROUX

> [...] il faut se traîner dans la vieille syntaxe, s'entraîner avec toi lecteur vers un idiome qui à la fin serait intraduisible en retour dans la langue des commencements, apprendre une langue inconnue [...].
>
> [...] il me faut vous apprendre à m'apprendre à me lire depuis les compulsions, il y en aura eu 59, qui nous agissent ensemble, nous les élus du malheur [...].
>
> [...] je me démasque et desquame en lisant sagement les autres comme un ange, je me fouille jusqu'au sang, mais en eux, pour ne pas vous faire peur, vous endetter auprès d'eux, non de moi [...].
>
> Jacques Derrida, « Circonfession »

Dès son ouverture avec *De la grammatologie* — qui eût dit que le ruban volé de Rousseau préfigurerait le déroulement d'un tel ruban d'écriture[1] ? —, l'œuvre philosophique de Jacques Derrida est impensable sans la littérature. Rarement la réflexion d'un philosophe se sera à ce point tenue dans la proximité de l'étrange expérience commodément désignée par ce vocable (qu'il ne cessera d'ailleurs de distinguer des « belles-lettres », de la « poésie » et surtout de toute définition étroitement formaliste), non pour la domestiquer ou l'arraisonner mais pour répondre à l'appel (et même à l'ordre, comme il l'écrira dans *Le monolinguisme de l'autre*) qu'elle lui intimait. Avec une constance, une fidélité

1. Derrida revient encore à Rousseau et à la lecture du « ruban volé » par Paul de Man dans un texte récent (« Le ruban de machine à écrire. *Limited Ink II* », dans *Papier Machine*, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 2001, p. 33-147).

qui ne se sont jamais démenties au fil des années, avec surtout un sens aigu de l'acte littéraire[2] qu'il allie, dans son droit de tout dire comme de tout cacher, à l'idée même de la démocratie, une démocratie non encore instituée mais toujours à venir[3], Derrida ne se sera pas seulement tourné vers la littérature en y cherchant une demeure, encore moins un abri — il y aura plutôt trouvé un foyer brûlant de questions, laissant la pensée désarmée et nue devant un reste sans reste, éponge ou cendre —, il aura également toujours inquiété par sa manière « littéraire » de lire des textes philosophiques, linguistiques, théologiques, juridiques.

Car si la déconstruction — nous devrions ajouter, comme c'est presque devenu l'usage : s'il y en a jamais, « en tant que telle » — a suscité tant de polémiques et de débats, c'est bien parce que d'abord et avant toute chose elle affirmait une approche autre de la lecture, qui n'avait rien à voir, bien entendu, avec une quelconque « méthode ». Michel Lisse le rappelle d'ailleurs ici à juste titre, en analysant plusieurs définitions de Derrida relatives à ce motif. Dans son récent livre consacré à *L'expérience de la lecture*[4], le critique fait remarquer à quel point le déplacement imprimé par Derrida au concept d'écriture entraînait également, ce qui n'a pas suffisamment été mesuré dans toutes ses conséquences, un autre déplacement, mieux un *glissement*, non moins important, qui touchait aussi la théorie de la lecture. « Il faut laisser

2. Jacques Derrida, *Acts of Literature*, Derek Attridge (dir.), New York et Londres, Routledge, 1992. Mentionnons quelques ouvrages qui ont également souligné l'importance de cette question chez Derrida : Peggy Kamuf, « Reading between the Blinds », dans *A Derrida Reader : Between the Blinds,* New York, Columbia University Press, 1991 ; Julian Wolfreys, John Brannigan et Ruth Robbins (dir.), *The French Connections of Jacques Derrida*, New York, State University of New York Press, 1999 ; Joseph G. Kronick, *Derrida and the Future of Literature*, New York, State University of New York Press, 1999 ; Bruno Clément, *L'invention du commentaire : Augustin, Jacques Derrida*, Paris, PUF, coll. « Écriture », 2000.

3. La quatrième décade de Cerisy qui sera consacrée à son travail en juillet 2002 portera sur cette question.

4. De Michel Lisse, on lira avec profit le second chapitre tout particulièrement, intitulé « Des règles douces de la lecture » (*L'expérience de la lecture 2. Le glissement*, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 2001, p. 25-87), dans lequel Lisse met bien en relief le double geste de la lecture derridienne : détournement respectueux et épreuve de l'indécidable, décélération mais aussi accélération, bref, « d'une part, respecter toutes les exigences canoniques de la tradition interprétative […], d'autre part, ne pas se limiter à la simple paraphrase, mais y mettre du sien, ajouter au texte commenté » (p. 11). Car, comme l'écrit Derrida dès *De la grammatologie*, « […] cet indispensable garde-fou n'a jamais fait que *protéger*, il n'a jamais *ouvert* une lecture » (*De la grammatologie*, Paris, Minuit, coll. « Critique », 1967, p. 227). Règle reformulée dans les mêmes termes vingt-sept ans plus tard, à un iota près : « Aucun intégrisme philologique n'effacera jamais la chance inouïe d'une invention géniale » (Jacques Derrida, *Politiques de l'amitié*, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 1994, p. 234).

lire[5] », écrit Derrida dans *Parages*, soulignant peut-être par cet énoncé elliptique la qualité essentielle de la lecture — cette passivité qui est également passion et souffrance — qui engage à repenser son opération, ses décisions, sa responsabilité particulières. La lecture telle que la pratique Derrida va bien au-delà d'une simple critique « déconstruisant » les conventions génériques et les protocoles en usage, même si elle suppose aussi chaque fois l'examen minutieux de ces conditions et des effets en découlant ; elle passe plutôt outre à ces règles pour répondre d'une autre loi, infiniment plus exigeante, celle de la rencontre avec l'autre, événement comportant à la fois un risque et une chance d'une portée imprévisible. Lire, en ce sens, aura toujours relevé pour Derrida de la responsabilité la plus grave, d'une responsabilité *accrue*[6], celle qui consiste à donner une réponse au texte de l'autre en l'accueillant en soi, expérience qui transforme — est-il l'hôte ou l'otage, « l'hôte de son hôte[7] », celui qui invite ainsi en lui la parole d'un autre ? — en retour le sujet qui s'expose de la sorte. Répondre à l'appel des textes, à l'appel de l'Autre — un Autre qui demeure, dans une relation dissymétrique, immaîtrisable et inassimilable, irréductible à toute appropriation — relève d'une tâche aussi nécessaire qu'impossible, dépassant le devoir de « fidélité » de l'interprétation ou du déchiffrement herméneutique, pour se tenir à la hauteur d'une autre « éthique de la lecture[8] ».

5. Jacques Derrida, « Pas », dans *Parages*, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 1986, p. 43.

6. Nous empruntons cette expression à René Major qui l'emploie au sujet des effets de vérité et de réel qu'auraient en partage la littérature et la psychanalyse : « Les secrets ou effets de secrets dans l'événement littéraire comme dans leur surgissement en cours d'analyse n'ont pas à correspondre à quelque réalité dans le monde, à une réalité historique objective, à un référent réel, mais la question de la référence n'est pas abolie pour autant. Elle est mise en suspens comme toute thèse d'un sens déterminé. Un discours comme l'autre peut donc ne poser aucun sens et aucun référent, ne rien vouloir dire qui implique l'énonciateur dans une responsabilité devant la loi démocratique, le laissant paradoxalement dans une responsabilité accrue : dans un cas en regard de son œuvre, dans l'autre, si tant est qu'il ne s'agisse pas de la même chose, en regard de tout ce qui, depuis l'inconscient, le détermine comme sujet » (« Qu'est-ce qui vous arrive ? (de l'événement psychique) », texte inédit, à paraître dans les *Cahiers de la Villa Gillet*, Lyon, 2002).

7. Jacques Derrida, « Mais qu'est-ce donc qui arrive, d'un coup, à une langue d'arrivée ? », préface à Georges Veltsos, *Humus* suivi de *Camera degli sposi*, trad. de Blanche Molfessis et Catherine Collet, Athènes, Éditions Plethron/Institut Français d'Athènes, coll. « Théâtre », n° XXVI, 2000, p. IX. De cette perversion, de cette « pervertibilité, plutôt, desdites lois de l'hospitalité », Derrida écrit qu'elle est « terrifiante », la « loi des lois qui veut que l'hôte (*host*), l'invitant, donne ce qu'il a de plus précieux à l'hôte (*guest*), à l'invité, et devienne alors, en vérité, comme l'autre, l'hôte de son hôte, pour ne pas dire son otage ».

8. Comme le remarque Geoffrey Bennington, « *in typical deconstructive style* [mais on pourrait interroger cette « caractéristique »], [*Derrida*] *pushes the text read beyond its own*

Si la lecture derridienne est indissociable de cette question philosophique de l'autre (chez Derrida, il s'agit toujours moins d'une « lecture *de*… » que d'une « lecture *pour*… »), il est tout aussi indéniable que l'invention poétique est indispensable pour donner corps à ce désir d'hospitalité. C'est ce que laissent entendre plusieurs textes récents, où le motif politique et philosophique de l'hospitalité trouve sa pleine extension dans le poétique : « Un acte d'hospitalité ne peut être que poétique[9] », déclare le philosophe, ajoutant ailleurs que « l'hospitalité doit être tellement inventive, réglée sur l'autre et sur l'accueil de l'autre, que chaque expérience d'hospitalité doit inventer un nouveau langage[10] ».

Devant chacune des scènes textuelles qui l'auront retenu, scènes chaque fois uniques et pourtant itérables, simultanément singulières et généralisables comme celles de la confession et du témoignage, Derrida aura justement cherché à répondre en inventant. Qu'il s'agisse de ses lectures consacrées au corpus philosophique touché dans son ensemble — de Platon à la théologie négative, de Kierkegaard à Marx, sans oublier les explications nourries avec Husserl, Heidegger, Foucault, Merleau-Ponty et Levinas —, ou aux œuvres des nombreux écrivains qu'il aura pressamment accompagnés tout au long de son travail (rappelons ici les lectures attentives consacrées à Mallarmé, Artaud, Bataille, Blanchot, Genet, Ponge, Celan, Joyce, Shakespeare et Kafka : la liste est bien entendu ouverte, et la présente livraison n'a pas la prétention de faire le « tour » de cet aspect, apparemment plus circonscrit, de Derrida « lecteur »), les réflexions du philosophe n'auront cessé d'interroger toutes les limites de ce que nous croyons encore circonscrire sous le nom de littérature. Il n'est que de penser à ses propositions séminales sur la loi du genre, le jugement de la critique, le statut de la métaphore et de la rhétorique, l'ébranlement des catégories supposées fonder un certain rapport au langage et au réel : la *mimèsis*, la référence, le contexte, l'intention, le sens, la signature, la date et le nom propre… Il est clair que, dès les commencements, Derrida s'explique sans relâche avec

explicit claims, but in so doing respects the logic of the text's own economy and answers to the "ethics of reading" scenario we have sketched » (*Interrupting Derrida*, Londres et New York, coll. « Warwick Studies in European Philosophy », Routledge, 2000, p. 40). Cette éthique autre de la lecture sait que trahison et fidélité, amitié et inimitié, justice et parjure ne s'opposent pas, mais demeurent sujets à toutes les contaminations.

9. Anne Dufourmantelle invite Jacques Derrida à répondre, *De l'hospitalité*, Paris, Calmann-Lévy, 1997, p. 10.

10. Mohammed Seffahi et Michel Wieviorka (dir.), *Manifeste pour l'hospitalité. Autour de Jacques Derrida*, Grigny, Paroles d'aube, coll. « Paroles d'aube », 1999, p. 98.

la littérature, son pouvoir, sa fascination, son secret particulier, secret dont il a récemment si bien cerné la rhétorique et la topologie, sans le voiler ni le dévoiler, dans *Donner la mort* et « Un ver à soie » — mais ce secret habitait déjà, s'il ne les hantait, tous ses textes… Car ce qui fait la différence, si l'on ose l'expression, de Derrida comme lecteur tient précisément à *cela* qui est loin d'être accessoire, mais compte au contraire peut-être pour l'essentiel : le mode d'exposition choisi, le ton, le rythme, voire l'emprise d'une phrase et de sa prosodie, l'angoisse et la jouissance, le pathos et l'humour, tout ce qui porte et emporte l'écriture, tout ce qui l'affecte. C'est parce qu'il aura, à travers toutes les questions qu'il a su déployer, touché à *cela* que la pensée de Derrida nous est en retour si proche.

Derrida lecteur est également, cela devrait aller de soi depuis longtemps, inséparable de Derrida écrivain, lui qui est engagé dès les commencements dans une œuvre dont l'écriture profuse et rusée, elle-même souvent sous le signe de l'énigme, n'a cessé de gagner en ampleur et en complexité, et tout particulièrement depuis une quinzaine d'années. D'une part, la réflexion élaborée autour de questions philosophiques, politiques, juridiques, telles que le don, la responsabilité, le sacrifice, le pardon ou le témoignage, a de plus en plus été liée à la lecture attentive de textes qui invitent à prendre la mesure de ce recours à la littérature. Derrida nous fait l'honneur et l'amitié de nous donner avec « Le parjure, peut-être » une essentielle contrepartie à cette question du témoignage en régime dit de fiction littéraire, à partir d'une lecture d'un récit, fascinant à plus d'un titre, de Henri Thomas[11], où se trouve mise en œuvre, autour des figures de Paul de Man et de J. Hillis Miller, une « politique de l'amitié », où l'ami et le traître, la foi jurée et le parjure, la responsabilité et l'irresponsabilité font l'épreuve d'une substitution généralisée, d'une pervertibilité sans repos ni dernier mot.

11. Sans vouloir ajouter au « contexte » singulièrement troublant qui entoure le récit de Henri Thomas tout comme la lecture de Derrida, il est difficile de passer sous silence une préinscription, presque comique celle-là, de la destination (l'adestination ?) de ce texte, que Derrida a d'abord donné en anglais dans un séminaire en hommage à Hillis Miller. Or, que ce texte paraisse aujourd'hui en français dans *Études françaises* non seulement nous honore en soulignant le caractère de carrefour, entre l'Europe et les États-Unis, qui caractérise la revue, mais cette situation éditoriale garde aussi l'empreinte de la fiction de Thomas : retour du « contexte » si l'on peut dire, du fictif sur le factuel, déjà prévu dans le récit même, puisque les protagonistes du récit seront rescapés de l'île et « tirés d'épreuve par les marins [d'un] bateau canadien » dont le capitaine parle avec un accent « québecois » (Thomas orthographie le mot sans accent !), Montréal (et Halifax) jouant un certain rôle comme portes d'entrée de l'errance de cet « Hölderlin en Amérique »…

D'autre part, l'œuvre de Derrida s'est aussi donnée à lire, on le sait, comme « un opus autobiothanatohétérographique ininterrompu[12] », et cela de manière toujours plus intense depuis la parution en 1991 de « Circonfession ». Présente dès *Glas* (1974) et *La carte postale* (1980), cette « veine » a en effet pris des accents plus vifs dans *Feu la cendre* (1987), *Mémoires d'aveugle* (1990), *Le monolinguisme de l'autre* (1996), jusqu'à *Voiles* (1998), *L'animal autobiographique* (1999) et *La contre-allée* (1999). Loin de céder à la tentation de l'anamnèse et du dévoilement de soi — même dans un film comme le récent *D'ailleurs, Derrida* de Safaa Fathy, dont *Tourner les mots* a cerné, dans l'après coup et à contrechamp, toutes les résistances de « l'Acteur » à l'Image —, cette voix autographique ne manque pas d'affirmer tout en la niant, en la « derreniant[13] » comme il le dit lui-même, la filiation à Augustin, Rousseau, Montaigne et Proust, moins pour s'en faire simplement l'héritier que pour interrompre et court-circuiter[14] cette tradition, en en faisant le lieu d'un questionnement radical de la souveraineté du sujet[15], reconduisant d'une autre manière encore à la littérature, à ses feintes et simulacres, à son indécidable partage entre vérité et mensonge. L'identité démultipliée, les différents héritages et la généalogie (phantasmée ou avérée), le récit de formation (la « nostalgérie »), la mémoire et son (an)archive se trouvent ainsi diffractés dans plusieurs scènes textuelles qui cernent les apories au cœur de toute présentation de soi, tout en n'oubliant jamais

12. Jacques Derrida, « Circonfession », dans Jacques Derrida et Geoffrey Bennington, *Jacques Derrida*, Paris, Seuil, coll. « Les Contemporains », 1991, p. 198.

13. Dans, entre autres textes, « H.C. pour la vie, c'est à dire… » (Mireille Calle-Gruber (dir.), *Hélène Cixous. Croisées d'une œuvre*, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 2000), où Derrida radicalise l'analyse du concept psychanalytique de dénégation en « surnégation ».

14. On aura reconnu la figure élective de la lecture derridienne selon Geoffrey Bennington, *op. cit.*

15. A-t-on suffisamment remarqué à quel point l'écriture « autobiographique » de Derrida tombe toujours sous le coup de l'interruption, d'une auto-interruption de soi, se coupant du moi (de l'*autos*, de l'*ipse*) par force anacoluthes, apartés et « à part moi » ? On rappellera au moins ce passage qui reconfigure tout autrement cette supposée souveraineté du sujet : « La décision passive, condition de l'événement, c'est toujours en moi, structurellement, une autre décision, une décision déchirante comme décision de l'autre. De l'autre absolu en moi, de l'autre comme l'absolu qui décide de moi en moi. Absolument singulière en principe, selon son concept le plus traditionnel, la décision n'est pas seulement toujours exceptionnelle, *elle fait exception de moi*. En moi. Je décide, je me décide, et souverainement, cela voudrait dire : l'autre de moi, l'autre-moi comme autre et autre de moi, *fait* ou *fais* exception du même. Norme supposée de toute décision, cette exception normale n'exonère d'aucune responsabilité. Responsable de moi devant l'autre, je suis d'abord et aussi *responsable de l'autre devant l'autre* » (« Cette "vérité" folle : le juste nom d'amitié », dans *Politiques de l'amitié*, *op cit.*, p. 87-88).

l'héritage de la psychanalyse, comme le rappelle en ces pages René Major.

*

« Derrida lecteur », donc : comment entendre cet énoncé, réduit à sa plus simple expression ? Sans éventer la pertinente analyse de ses sous-entendus possibles à laquelle se livre Geoffrey Bennington, force est de souligner que ces deux mots ne se voulaient surtout pas la traduction de quelque « *Reader* », mais l'invitation la plus condensée, la moins prescriptive qui soit (du moins en apparence, car qui n'y reconnaîtra aussi l'injonction, à peine détournée, l'archi-prescription par excellence, intimée à Augustin sous le figuier : « Prends, lis ! » Oui, allez-y, lisez-le, essayez voir, piquez-vous de le suivre à la trace, lui qui se lit déjà comme nul autre, lu lisant, qui se voit vu, de dos et de face, et de tous les côtés à la fois…). En nous adressant à ces lecteurs de Derrida, attentifs à son travail de longue date et à partir d'angles qui mettent ici à nu leur propre question, nous souhaitions en tout cas éviter le double piège[16] qui aurait consisté soit à « rephilosophiser » Derrida, soit à en faire un lecteur, un simple lecteur, l'assimilant à une forme de vague et « douce » critique littéraire. Ni herméneutique, ni critique, ni analyse, l'approche de la lecture derridienne résiste depuis longtemps à cette logique d'appropriation, comme à toutes les délimitations trop simples. Sans pouvoir ni vouloir figer les traits marquants d'une approche « derridienne » de la lecture (réification ou thématisation qui seraient un contresens), on ne s'étonnera pas que reviennent dans les textes qui lui sont consacrés ici quelques figures privilégiées, parmi lesquelles les apories performatives qui font partie de sa démarche, qu'elle s'attache aux Grecs et à Heidegger (Rodolphe Gasché) ou à Platon et Plotin (Georges Leroux) ; la prédilection pour les trajets paradoxaux, le frayage et l'effraction (Michel Lisse) ; la nécessaire structure d'une temporalité à contretemps dans la lecture (Geoffrey Bennington, Jean-Michel Rabaté), d'un rapport au retard et à l'expérience étrange de « plus d'une mort » (Catherine Malabou) ; les liens que la lecture entretient avec la

16. Écueil qui guette toujours les rapports entre philosophie et littérature dès qu'on tente d'exclure ou de banaliser l'un ou l'autre de ces versants inséparables de l'écriture et de la pensée de Derrida : « *Derrida's work stands or falls on the rigour of its philosophical argumentation (it claims to pass* right through *philosophy), and demands the most philosophical reading it can be given : that this philosophical reading leads into uncertain zones inaccessible to philosophy as such is part of deconstrution's claim, and the source of the endless irritation it causes philosophers* » (Geoffrey Bennington, *Interrupting Derrida*, *op. cit.*, p. 6).

blessure et le secret (Ginette Michaud, Alexis Nouss), avec l'hospitalité et le féminin (Claude Lévesque) ; les tentations sublimes (Isabelle Décarie), les ramifications de l'autobiographique (Régine Robin) et du témoignage (Patrick Poirier) poussées en des zones textuelles plus que jamais indéfinies ; tous ces coups d'exégèse aussi risqués que généreux, mais aussi la « lecture plus discrète, plus éprouvée, plus patiente à l'épreuve du texte[17] », sans parler des ressources d'une écriture elle-même portée par le désir de « Lire à même la peau de la langue[18] », comme il l'avoue dans « Circonfession »… Cette « archie glottique » de la voix derridienne, dont l'originalité consiste à « lire à l'orœil[19] », selon un jeu de mots joycien qui semble lui revenir tout naturellement, ne pourrait être mieux saluée que par les textes-poèmes de ses amis Jean-Luc Nancy et Hélène Cixous. Lire avec Derrida, c'est bien, oui, être « pris au mot » et en plus d'un sens, en plus d'une langue toujours…

On aura compris à la lecture de ces lignes qu'il nous importait, avant toute chose, de protéger dans cette livraison la chance du contact, mais aussi de l'entre-deux, du hiatus et des sauts — ces « brusques sautes de syntaxe » qui retiennent si souvent l'attention de Derrida —, en une double traversée, à travers et au travers, de la littérature et de la philosophie, des deux bords à la fois. Les lectures réunies ici n'évitent sans doute pas le risque, si bien prévu dès *Glas*, de « l'anticipation ou de la précipitation », dont Derrida faisait d'ailleurs l'irréductible structure de la lecture (« On peut la questionner, la dénoncer comme un leurre ou comme un effet, mais sa menace ne peut être réduite »), mais chacun des contresignataires de ce numéro, à la fois fidèle et infidèle à sa manière, y aura bien ajouté du sien. Sur le seuil de cette livraison[20], il revient désormais au lecteur, sans témoin ni guide, de décider si l'œuvre de Derrida, qui ne cesse de s'ouvrir à l'autre, aura bien à son tour été ouverte et relancée par ces lectures.

17. Jacques Derrida, « Replis », dans *Politiques de l'amitié*, *op. cit.*, p. 235.

18. Jacques Derrida, « Circonfession », *op. cit.*, p. 223.

19. On trouve cette expression à la fois chez Lisse (*op. cit.*, p. 18) et chez Cixous (*Portrait de Jacques Derrida en Jeune Saint Juif*, Paris, Galilée, coll. « Lignes fictives », 2001, p. 42) qui semblent l'inventer en même temps.

20. Nous tenons à remercier très vivement Patrick Poirier pour toute l'aide et le soin prodigués dans la préparation du manuscrit, de même que Michel Delorme, directeur des Éditions Galilée, et Cécile Bourguignon, directrice littéraire, d'avoir si aimablement rendu possible la collaboration avec Simon Hantaï, dont nous reproduisons en couverture une œuvre tirée des récents « travaux de lecture » accompagnant la réflexion de Derrida (voir notamment *Le toucher, Jean-Luc Nancy* [Paris, Galilée, coll. « Incises », 2000] et *La connaissance des textes. Lecture d'un manuscrit illisible (Correspondances)* [Paris, Galilée, coll. «Écritures/Figures», 2001]).